

« Là, dans le groupe,
j'ai appuyé
sur la touche
de l'intelligence ».

Les effets du travail en groupe

L'exemple de groupes de parole d'hommes auteurs de violences conjugales

Bruno Ranchin

Ils sont une douzaine d'inscrits, mais deux ne viendront jamais et un autre ne sera présent qu'à la première séance. Un « vrai » groupe s'est donc constitué rapidement à neuf hommes au coude à coude, dans le local de l'AVAC¹. Attentifs dans l'écoute, manifestant tour à tour chaleur et relâchement, humour et empathie, crainte, doutes et espoirs et, peu à peu, une forme de confiance.

S'énonce d'emblée une question (de fond) qu'ils se posent vraisemblablement tous, mais qu'un seul ose avancer : « Comment un groupe et le fait d'y parler peut aider un individu à réfléchir et à changer sur ce comportement qui nous réunit ici : la violence ? » La réponse théorique, même imagée, est complexe, je le sais, et peu porteuse de sens².

D'ailleurs, je serais tenté d'avancer, avec Charles Maccio, que « tout groupe est en quête de sens. Chaque personne arrive avec des objectifs personnels, des valeurs, une éthique. Il est donc nécessaire de confronter ces différents aspects individuels pour arriver à dégager ensemble une orientation commune. Quand nous entrons dans un groupe qui a déjà fixé ses orientations, il est nécessaire de vérifier

Bruno Ranchin, coordinateur pédagogique de la plateforme régionale d'accompagnement VAE et responsable de formation à l'Institut Saint-Simon, ARSEAA, Toulouse.
bruno.ranchin@sfr.fr

Exceptionnellement les notes se trouvent à la fin de l'article.

qu'il y a adéquation entre les finalités du groupe et celles de chaque nouvel arrivant. Au cours de la vie en groupe, les débats internes peuvent faire évoluer les orientations pour arriver à fixer ensemble finalité, politique et objectif³ ».

Mais l'expérience et le vécu d'un groupe, ici un groupe de parole⁴, permettent aux participants d'apporter eux-mêmes, au fil des séances, des ressentis et des explications personnelles authentiques. Ils pousseront même deux d'entre eux à s'inscrire dans le groupe « ouvert AVAC », pour affiner ce qu'ils considèrent comme une « découverte de soi à travers les autres ». Ce côté positif a aussi un revers que l'un d'entre eux soulèvera avec pertinence : « voir tous les autres dans mon cas peut faire que je me trouve des excuses pour banaliser la violence ». On conçoit ainsi, avec Jean Maisonneuve, que « toute similitude exerce un effet de sécurisation sur les partenaires en facilitant leur communication, et souvent une certaine identification⁵ ».

Ces analyses, ces prises de conscience, énoncées dans chacun de nos groupes, ont toujours, pour les animateurs⁶ que nous sommes, fait l'objet d'une attention de chaque instant. Le groupe se dessine alors comme chambre d'écho, d'émotion et de conseil. « Lorsque les groupes ont de fréquentes interactions verbales, ceci crée généralement un sentiment plus positif envers le groupe, c'est-à-dire que les membres sont attirés par le groupe selon l'importance des interactions verbales qui existent entre eux. Il semble que ceci soit dû au fait que les individus recherchent la sécurité et que l'interaction verbale favorise la compréhension, ce qui à son tour améliore les relations interpersonnelles⁷. »

Toutes les séances du groupe que j'évoque ici ont été réellement riches en interventions sensibles, pertinentes, fortes, mais non dénuées d'humour et donc de recul. Très tôt, les quatre ou cinq d'entre eux qui ont la parole et l'analyse plus faciles vont tirer les autres, et même le plus résistant d'entre eux finira par s'illuminer dans des sourires de plus en plus fréquents... mais en silence jusqu'à la cinquième et dernière séance ! « Là où un climat coopératif existe, le rôle de

l'identité, de statut et celui des distances sociales traditionnelles diminuent au profit d'affinités à la fois plus spontanées et plus éclectiques⁸. » Je peux également ajouter, pour l'avoir éprouvé à plusieurs reprises, que « le groupe remet en question chaque participant. Il va s'apercevoir que ses idées ne sont pas toujours les meilleures, que les autres, aussi, peuvent trouver de bonnes solutions. À l'inverse, le timide pourra progressivement s'habituer au contact des autres, exprimer ses suggestions et s'apercevoir qu'elles sont retenues. Peu à peu, il prendra confiance en lui⁹ ». Il m'est impossible d'oublier ici un participant d'un groupe plus récent, qui était resté parfaitement mutique, sauf au dernier atelier, où là il avait monopolisé une grande partie du temps, se racontant, faisant des liens étroits avec ce que chacun des autres participants avait amené auparavant.

En même temps, notre imaginaire peut s'emprisonner « dans un fantasme concernant les personnes accueillies : il s'agirait d'êtres faits de violence et de dangerosité, prenant figure de monstres ou de fauves, et dont il faut avant tout se protéger. On travaillera donc, dans un premier temps, à donner figure humaine à celui qui ne l'a pas encore, à faire reconnaître comme un possible semblable celui qui au départ évoque peut-être le non-humain. [...] Dans le cas de la rencontre avec une personne violente, c'est la propre violence de celui qui l'accompagne qui est réactivée, comme un objet que l'on a en soi et qui pourtant ne nous appartient pas, comme une sorte de corps étranger ; avoir l'autre en soi et pouvoir le reconnaître est probablement une condition pour qu'en retour, une figure humaine soit reconnue à la personne violente. C'est donc aussi un travail sur cette très particulière "inquiétante étrangeté" qu'il faut pouvoir amorcer¹⁰ ».

Le cœur du problème, pour la plupart des hommes auteurs de violence qui participent à ces groupes, reste la construction de l'identité. Instable, inachevée, peu structurée, incertaine ou défaite, l'identité, avec les malaises ou les failles qui la concernent et qui sont exposés lors des séances, demeure un élément fort et forme un tronc commun des récits de vie de chacun de ces hommes. Comment puis-je leur faire comprendre, ressentir, que leur vie

*Très vite
se sont exprimées
des souffrances
d'enfance :
abandon affectif,
rejet
et infériorisation
paternels,
manque
de protection
et d'affection
maternelles,
violences vues.*

n'est pas arrêtée quand ils en sont au stade du regret de leurs actes violents et qu'un vrai travail reste à accomplir pour apporter des éléments de réponse à l'incompréhension de leurs comportements et calmer l'angoisse qui résulte de la crainte du retour de leur violence immaîtrisable ? En faisant confiance à ce qui va se passer d'éminemment complexe dans la dynamique de groupe dans laquelle ils vont s'inscrire ?

« L'identité collective n'est pas seulement un modèle d'identification proposé aux membres d'un groupe, elle est aussi le produit de leur action collective¹¹. » Parmi les différents groupes qu'il m'est donné de co-animer, il n'en est aucun qui ne favorise pas, par la (re)socialisation qu'il engendre, des interrelations susceptibles de changements pour chaque individu. « Concrètement, l'altérité dont se nourrit l'identité est dans l'environnement humain socialisé : l'identification se fait surtout par affiliation à des groupes sociaux ou extra-sociaux et on a insisté à ce point de vue sur la médiation des rôles, avec les statuts qui leur sont corrélatifs [...] Ainsi l'être se construit-il largement par alignement sur la structure des attentes d'autrui en quoi consiste tout ensemble social¹². » J'ai aussi en tête ce qu'Alain Touraine rappelle : « L'acteur est défini par les relations sociales dans lesquelles il est placé. »

Mais si je reviens au groupe que je raconte, j'ai constaté que, très vite, se sont exprimées des souffrances d'enfance : abandon affectif, rejet et infériorisation paternels, manque de protection et d'affection maternelles, violences vues. Puis arrivent les souffrances d'eux-mêmes, pères aussi, qui ne voient pas régulièrement ou facilement leurs propres enfants. J'entends alors l'énergie déployée pour ne pas abandonner leur rôle social paternel et « ne pas recommencer la même histoire », c'est-à-dire la faillite du rôle de « père garant de la famille ». Et je vois devant moi des « pères » se solidariser et se considérer très rapidement comme des « pairs »... « L'homme est un nœud de relations¹³. »

En effet, « Se catégoriser au sein d'un groupe aurait pour conséquence d'en adopter la norme. On s'attend à ce que le groupe dans lequel on se catégorise ait une perception de la réalité en accord avec la nôtre... Si l'on accepte la réponse du groupe, c'est donc parce qu'en regard de la réalité évaluée, on se perçoit comme similaire aux autres membres du groupe¹⁴ ». Guy, un des membres du groupe « de libre d'adhésion », n'hésite pas à parler de « ses frères de thérapie ». Le groupe « est ainsi considéré comme un objet dans l'espace de vie ou le champ psychologique de la personne. Sa valence pour un individu déterminé est fonction de la nature et de l'intensité des besoins de celui-ci ainsi que de la perception de l'aptitude du groupe à les satisfaire. Cette valence tend évidemment à s'accroître dans la mesure où les membres perçoivent qu'ils vont satisfaire certains de leurs besoins par leur appartenance au groupe¹⁵ ».

C'est une expérience particulière que de proposer cinq ateliers durant cinq semaines d'affilée pour les groupes SPIP. C'est le cas avec ce groupe et l'expérience semble vraiment positive. Je peux estimer que les résistances se reconstruisent moins facilement en une semaine, les souvenirs de ce qui s'est passé dans l'atelier précédent sont plus frais, les peurs de s'exprimer s'estompent. J'aperçois « le groupe en tant que signifiant et mettant en jeu un certain type de réactions surmoïques du Moi : il s'agit là de la conception la plus fréquente qu'on se fait du groupe en tant que système de contrainte sociale de l'individu (et aussi en tant que "promoteur possible" ; ceci en tant que le groupe manifeste des intérêts et des buts où l'on doit s'engager et que l'on doit faire "siens", même s'ils ne nous paraissent pas être les "nôtres", s'ils ne sont pas équivalents ou identiques à nos propres intérêts et à nos buts personnels¹⁶ ». Les lapsus entendus à trois reprises, dans trois des cinq ateliers, venant de trois intervenants différents : « À la fin du groupe d'hier », « quand tu as dit hier que... », « hier, c'est vrai j'ai l'impression qu'on s'est vus hier dans le groupe ! », confirment que la réflexion se prolonge facilement de semaine en semaine dans une temporalité comme raccourcie !

Analyser, donner du sens, essayer de comprendre et d'accepter ce qui en eux fonctionne sur un mode plus inconscient, ressentir l'empathie confiante du groupe, la liberté d'expression qu'autorise l'absence de jugements de valeur, voilà des avancées stimulantes me semble-t-il.

J'ai constaté également que le groupe appelle et suscite des différents partenaires un comportement de dimension éthique. « Il instaure un système d'échanges où le "don" et le "renoncement" se comptabilisent en "dépenses", tandis que la "sécurité" s'inscrit en recettes. Le groupe est vécu alors sous les tons affectifs qui vont de la menace à la protection et aux réassurances. Il instaure, d'une part, le primat du Nous sur le Je, par le canal de l'identification, d'autre part, le primat du "danger" extérieur, celui du "réel", sur le principe du plaisir (ceci par le canal de l'exercice et de l'usage de "jeux fonctionnels"

suscités par l'identification avec les "agresseurs-excitants")¹⁷. »

Toujours de la dérision, des désirs de se relâcher : malgré le sérieux et la douleur des situations, ces hommes baissent la garde et reconnaissent que « ça fait du bien d'en parler ». Il me semble qu'en tant qu'animateurs aussi, nous avons assisté avec ce groupe à de vrais progrès, à des motivations authentiques au changement vers une impulsivité calmée.

On aboutit ainsi, souvent d'un seul mouvement, à la fois à la maîtrise de la situation et de soi-même, à la maîtrise du geste et à sa différenciation. Le groupe « permet le passage de réactions et de comportements globaux à des comportements spécialisés et diversifiés, instaurant ainsi une discontinuité des actes et des comportements en rapport avec les divers groupes où l'on doit participer¹⁸ ». Mais que va-t-il en rester ? C'est la sempiternelle question à laquelle il est toujours aussi difficile de répondre avec certitude.

Travailler en groupe implique en tout cas pour moi que les participants s'inscrivent physiquement dans un groupe de parole, « en être », y être donc présents régulièrement et y parler de leur violence. Cela suppose qu'en amont : une motivation réfléchie a déjà été réalisée, qu'un travail d'auto-analyse critique est déjà en cours, qu'une organisation psychologique individuelle *borderline* n'entravera pas la marche en groupe¹⁹ ; mais aussi que l'AVAC se doit de proposer des synthèses à ses contractants, dans le cadre du suivi pour injonction de soins.

« Le fait d'être en groupe, l'interaction sociale et cognitive peuvent donc produire une baisse de la résistance au changement et favoriser par là l'émergence de conduites nouvelles [...] Cette augmentation de la prise de risque en groupe dans certaines situations constitue un facteur favorable à la créativité puisqu'elle permet effectivement au groupe de choisir des solutions moins banales et plus originales parce que plus risquées²⁰. »

Dans l'ensemble, ces hommes qui arrivent jusqu'à nous, qu'ils soient dans un parcours spontané ou dans une obligation ou une injonction

*Le groupe se pose
comme un élément
important du tissage
des relations
de confiance et
de reconstruction
de l'identité.*

de soins, vivent en couple le plus souvent avec des enfants et sont plutôt :

- dans une vraie difficulté à se raconter ;
- honteux de leurs débordements d'un point de vue individuel et social ;
- interrogatifs quant au rôle thérapeutique ou constructeur de la parole ;
- dans un groupe de réflexion pour la première fois de leur vie, où non seulement on parle, mais on écoute.

Mais ils ne sont, en principe, pas ou plus dans le déni de leurs actions violentes, bien que...

Peu à peu, pour eux, le groupe de parole qu'ils ont intégré devient un groupe de référence. Celui-ci est un concept charnière, « il permet de relier les situations collectives où l'individu est sans cesse immergé (au sein de tel groupe, près de tel compagnon) et les processus psychologiques qui confèrent leur sens vécu à ces situations en fonction d'une dynamique personnelle²¹ ».

Notre association essaye de s'inscrire dans une dynamique de recherche par rapport à ces phénomènes de violence et de tout ce qui peut se dire et se produire dans les groupes de parole. Certains de mes collègues ont effectué une analyse des données recueillies sur le thème des violences conjugales au cours des ateliers SPIP de responsabilisation de novembre 2007 à janvier 2011. Il s'agit d'essayer de mieux comprendre et de mettre autrement en perspective, par un moyen automatisé d'analyse lexicale de contenu avec le logiciel Alceste²², les thèmes et les significations des discours – donc les représentations – portés par des hommes en post-sentenciel ayant commis des violences conjugales. En ce qui concerne la vie du groupe de parole, il était ressorti d'emblée et avec force les questions qui se posent à propos de la définition même de ce qu'est un groupe : concernant sa constitution, sa forme et l'objectif de son contenu, en partant du point de vue des individus qui sont censés le constituer, sur la base d'une obligation (pour celui-ci), et des modes de relations que cette sociabilité entraîne.

Henri Tajfel et John Charles Turner définissent un groupe comme « un ensemble d'individus qui se perçoivent comme membres de la même catégorie sociale, qui attachent une valeur émotionnelle à cette appartenance et sont parvenus à un certain accord quant à l'évaluation du groupe et de l'appartenance à ce groupe²³ ». Le groupe n'est donc pas « délimité par des caractéristiques structurales ni par une quelconque interdépendance entre ses membres, mais simplement par la conscience d'y appartenir. Le fait d'assumer une catégorisation et de se l'appliquer suffit à être membre d'un groupe²⁴ ».

On lit, avec l'analyse Alceste, la fonction générale contradictoire que représente un groupe pour les participants. Il est à la fois positif, entraînant, renforce la confiance, favorise l'expression ; mais il implique aussi de ne pas perdre la face. Il peut donc permettre l'émergence d'un certain mode de provocation, flatter un ego, renforcer des résistances et les bonnes raisons qui les accompagnent. Plus généralement, on peut dire que les résultats dégagés par cette recherche ne peuvent que nous encourager à poursuivre cette méthodologie de parole en groupe, malgré la complexité de l'animation et de l'évaluation.

Concernant l'animation, « Il faut tout faire pour donner à chacun la possibilité de défendre son point de vue, et ce avec fermeté. Se garder de faire des concessions simplement pour éviter le conflit et atteindre l'accord et l'harmonie²⁵ ». En tant qu'animateur, j'aide le groupe à cheminer, à comprendre les difficultés dans lesquelles il peut se trouver. J'« aide chaque individu à percevoir ce qui se passe en lui et ce par quoi il est agi, dans l'ici et maintenant du groupe, parfois ailleurs et avant, mais sans entrer dans une thérapie individuelle en groupe²⁶ ». Je suis centré sur le groupe, en étant non directif, tolérant, centré sur tous et sur chacun. Je suis à l'écoute du groupe, plus écoutant que parlant (parler est un besoin, écouter un talent²⁷). J'interviens plus sur le processus que sur le contenu.

À partir de mon expérience à l'AVAC, je peux dire que le groupe se pose comme un élément important du tissage des relations de confiance et de reconstruction de l'identité. C'est à coup sûr un lieu de maturation affective et cognitive : les résistances qui s'y montrent peuvent servir de confirmation.

Plus généralement, un groupe, par essence même, regorge de diversité et d'hétérogénéité. « L'hétérogénéité du groupe, aussi bien en attitudes qu'en aptitudes, est une richesse potentielle puisqu'elle permet la confrontation avec des idées différentes et l'utilisation de compétences autres que les siennes, autant de facteurs favorisant la créativité²⁸. »

S'il faut conclure, je le ferai avec Benoît²⁹ qui, lors d'un courriel, nous a exprimé récemment ce que ce travail en groupe lui apporte : « Il est assurément des actions qui se mènent en individuel, mais les groupes de parole sont pour ma part un lieu d'entraide où les histoires des uns résonnent aux oreilles des autres, font écho et parfois bousculent, dérangent. Elles s'inscrivent dans une démarche de prise de conscience, une volonté d'avancer. Si parfois cela est douloureux, les membres du groupe, de par leur vécu, leurs démarches volontaires de (se) comprendre, de changer, peuvent aider à accepter de se voir renvoyer des retours pas toujours très faciles à recevoir. »

NOTES

1. L'association Vivre autrement ses conflits propose depuis vingt ans des consultations cliniques par des psychothérapeutes auprès de femmes, et parfois d'hommes, victimes de viol, d'inceste, de pédophilie, mais aussi auprès de victimes et d'auteur-e-s de violences conjugales et familiales, et depuis treize ans des groupes de parole pour les hommes auteurs de violences conjugales. Elle offre une diversité de prises en charge à visée psychothérapeutique et préthérapeutique (entretiens individuels, en couple, en famille, groupes de parole, entretiens téléphoniques, échanges par courriel).

2. Merci à Maryse Pervanchon, psychologue et sociologue, avec qui je suis en tandem pour animer les groupes de parole et qui a aimablement accepté que je m'inspire de ses différents textes et recherches pour écrire cet article ; voir aussi le site de l'association AVAC : <http://avac.toulouse.online.fr>

3. C. Maccio, *Techniques de la vie en groupe*, Lyon, Chronique sociale, 1997, p. 160.

4. Un groupe SPIP (Service pénitentiaire d'insertion et de probation). À l'AVAC, nous proposons trois modalités principales de travail en groupe, selon les contrats que nous honorons : – soit, depuis 2002, en groupe de parole « ouvert AVAC », sans temps contraint, avec des hommes venus ici de leur propre initiative ou en post-sentenciel (quand ils reviennent après un atelier SPIP). En principe, nous leur demandons de rester au moins quatre séances pour avoir le temps de comprendre les effets du groupe. Quand ils restent plus d'un an dans ce groupe, on peut parler de psychothérapie ; – soit en contrat, donc en temps contraint, avec le SPIP, avec des hommes en post-sentenciel. Nous proposons des ateliers de responsabilisation pour les auteurs de violences conjugales depuis 2008. Il s'agit là de cinq séances par semaine, de deux heures chacune, à raison de deux stages par an ; – soit en contrat avec l'ASPJ (Association de soutien et de prévention judiciaire) et les trois MJD (Maison de justice et du droit) de Toulouse, où nous proposons depuis 2010, une fois par mois, pendant trois heures, des ateliers de sensibilisation : chacun doit participer à deux ateliers, soit six heures.

5. J. Maisonneuve, *Introduction à la psychosociologie*, Paris, Puf, 1973, p. 161.
6. Notre tandem est constitué d'une psychologue et sociologue, et d'un sociologue et éducateur spécialisé.
7. M.A. Bany, L.V. Johnson (traduit de l'américain), *Dynamique des groupes et éducation. Le groupe classe*, Paris, Dunod, 1969, p. 89.
8. J. Maisonneuve, *op. cit.*, p. 159.
9. P. Gourgand, *Les techniques de travail en groupe*, Toulouse, Privat, 1989, p. 19.
10. P. Fustier, *Le travail d'équipe en institution. Clinique de l'institution médicosociale et psychiatrique*, Paris, Dunod, 1999, p. 110-111.
11. I. Taboada-Léonetti, « Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue », dans C. Camilleri et coll., *Stratégies identitaires*, Paris, Puf, 1990, p. 77.
12. P. Tap, « Identités et changements sociaux. Point de vue d'ensemble », dans *Identités collectives et changements sociaux* (sous sa direction), Toulouse, Éditions Privat, 1979, page 332.
13. F. Tosquelles (1961), *De la personne au groupe. À propos des équipes de soins*, Toulouse, érès, 1995, p. 214.
14. A.-E. Azzi, O. Klein, *Psychologie sociale et relations intergroupes*, Paris, Dunod, 1998, p. 95.
15. P. Badin, *Problèmes de la vie en groupe*, Toulouse, Privat, 1965, p. 99.
16. F. Tosquelles, *De la personne au groupe, op. cit.*, p. 214.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. C'est aussi pour cela qu'un premier entretien individuel est effectué par une autre accompagnante de l'AVAC, psychanalyste, avant l'intégration de chaque participant au groupe ouvert (et un entretien avant et après pour les groupes SPIP).
20. J.-C. Abric, « La créativité des groupes », dans *Psychologie sociale*, sous la direction de S. Moscovici, Paris, Puf, 5^e édition, 1995, p. 196.
21. J. Maisonneuve, *op. cit.*, p. 155.
22. Alceste est un logiciel d'analyse de données textuelles créé par Max Reinert dans le cadre du CNRS, en France, dans le laboratoire de Jean-Paul Benzécri, statisticien. Celui-ci formule ainsi son orientation de recherche : « Le texte à étudier ne doit pas être considéré comme un objet à décrire, mais comme un discours possible. Et si l'objet d'une analyse de discours se cherche d'abord à travers un questionnement, celui-là prend appui sur une lecture attentive des marques du discours qui peuvent éventuellement être répertoriées et présentées dans leurs distributions différenciées sur des parties du texte analysé », M. Reinert, « Postures énonciatives et mondes lexicaux stabilisés en analyse statistique du discours », *Langage et société*, n° 121-122, 2007/3, p. 190.
23. H. Tajfel, J.C. Turner, « The social identity theory of intergroup behavior », dans W. Austin, S. Worchel (ed.), *Psychology of Intergroup Relations*, Chicago, Nelson Hall, 1986.
24. A.E. Azzi, O. Klein, *op. cit.*, p. 66.
25. W. Doise, S. Moscovici, « Les décisions en groupe », dans *Psychologie sociale, op. cit.*, p. 227.
26. A. Ancelin Schützenberger, *L'observation dans les groupes de formation et de thérapie*, Paris, Épi, 1972, p. 75.
27. Johann Wolfgang Von Goethe.
28. J.-C. Abric, *op. cit.*, p. 196.
29. Un des participants du groupe ouvert AVAC.